

## Mont-Tremblant

# Les Weskarinis, on leur doit de se souvenir

Marc-André Morin

**Que sont devenus les autochtones des Laurentides? On les appelait Petite Nation à cause de leur petit nombre. Eux-mêmes s'appelaient Weskarini qui signifie Gens du chevreuil. Ils vivaient au cœur des Hautes-Laurentides entre la rivière du Lièvre et la rivière Rouge, de l'Outaouais jusqu'au parc du Mont-Tremblant. À l'abri des conflits de la vallée du Saint-Laurent, ils menaient une vie paisible de chasseurs cueilleurs.**

Lors de la guerre de 1812, les Américains s'étaient emparés du fort de Cornwall, coupant la circulation fluviale entre le Bas et le Haut-Canada. À court de soldats pour affronter les troupes américaines composées de *frontiermen* endurcis par des années de guerres intenses, après quelques tentatives infructueuses pour reprendre le fort aux Américains, les Habits Rouges britanniques avaient baissé les bras. Ils se rendirent voir les Weskarinis pour leur proposer un marché. Monter un petit régiment pour aider à reprendre le fort en échange d'une certaine garantie de protection de leurs droits territoriaux.

### Les Commanda, une histoire

Le chef qui avait pris l'entente très au sérieux a accepté le grade de commandant qu'il a même gardé comme nom de famille. Le nom est

devenu Commanda, probablement pour accommoder la phonétique algonquienne; c'est le nom que portent les descendants qui vivent à Kitigan-Zibi aujourd'hui. Ses troupes se sont battues avec courage et ont repris le fort pendant que les officiers britanniques les regardaient se battre pour eux.

Après la victoire, les Weskarinis sont remontés au lac Nominique continuer à trapper et chasser le chevreuil. Après la rébellion de 1837, les autorités coloniales avaient contracté une dette envers les immigrants britanniques sans terres ayant participé à la répression contre les Patriotes; elles ont distribué en récompense aux auteurs de la répression une grande partie des terres des Weskarinis. Voyant l'expansion de la colonisation anglo-protestante progresser vers le nord,

le curé Labelle a accéléré son projet de colonisation pour bloquer l'adversaire avant qu'il atteigne Saint-Jovite. La limite fut établie dans un coude de la rivière Rouge: Arundel et les Anglo-Protestants d'un bord et à Huberdeau, les catholiques de l'autre.

À mesure que les curés montaient vers le nord, les autochtones trouvés sur leur chemin devaient se plier à de nouvelles règles à mesure qu'ils découvraient des concepts comme la propriété privée. Pour les catholiques, chaque fois qu'ils francisaient un nom autochtone, un Canard blanc devenu Leblanc, ça devenait un paroissien et une preuve d'occupation du territoire, une base démographique pour le projet de colonisation. Ceux qui ne se conformaient pas étaient déclarés *squatters* et risquaient l'expulsion. En 1938, une seule famille vivait encore libre sur ses terres ancestrales. Joseph était resté sur sa ligne de trappe au pied du mont Tremblant, sa petite maison avec son petit carré de maïs était juste en bas d'où sont les télé-sièges aujourd'hui.

Tout allait bien jusqu'au jour où deux petits Buick noirs de la police

provinciale sont venus lui annoncer que le terrain avait été vendu et que dans quelques heures ils seraient, avec toute sa famille, résidents de la réserve de Maniwaki.

Le premier autochtone que j'ai connu s'appelait William Commanda, il vivait au lac Cyprès dans une cabane de trappeur, c'était le fils de Joseph; absent au moment de la rafle, il n'a plus quitté son refuge et allait troquer ses fourrures du côté de Saint-Michel-des-Saints. Ces temps-ci, tout le monde se demande ce qu'on peut faire pour réparer les injustices du passé. Monsieur Ryan a contribué au développement de Mont-Tremblant, mais ne serait-il pas plus avisé d'honorer une famille et un peuple indigène qui a combattu pour défendre le pays plutôt que réserver les honneurs à un homme qui a fait fortune en achetant pour une chanson la plus belle montagne du Québec qui appartenait à une famille autochtone. Quand j'ai connu William Commanda, il était très fier d'être le cinquième du nom à transmettre l'histoire de sa famille et de son peuple. Que cette histoire et ce nom n'apparaissent que sur un petit pont

et quelques bouts de rues, c'est ça, de l'acculturation. Le nom de Weskarinis mérite un peu plus, même s'ils se voyaient appartenir à la terre plutôt que d'en être les propriétaires.

### Montée Ryan ou Montée Joseph Commanda?

Les Commanda ne sont pas une espèce disparue, ils sont encore nombreux à vivre à Kitigan Zibi. Je me demande à quoi ils pensent sur la route 117 en voyant la montagne où chassaient leurs ancêtres, changée en parc d'attractions pour touristes chinois avec faux village tyrolien et rangées de condos identiques donnant un air soviétique à la montagne. Le pire pour eux, ça doit être de voir le boulevard qui s'y rend porter le nom de celui qui a provoqué l'expulsion de leur famille. Renommer la montée Ryan, montée Joseph Commanda, serait pour les Autochtones une reconnaissance deux cents ans en retard. Pour nous tous ce serait une occasion, même si nous avons vendu ce qu'ils ont défendu pour nous au péril de leurs vies, il est encore possible de leur témoigner un peu de respect et de souligner leur contribution.

## CHRONIQUE HISTORIQUE

Daniel Machabée [danielmachabee@journaldescitoyens.ca](mailto:danielmachabee@journaldescitoyens.ca)

## Les batailles de Québec, 1759-1760 (3<sup>e</sup> partie, la bataille de Sainte-Foy)

**Cette chronique porte sur les événements tragiques qui changèrent non seulement la face du monde, mais le destin d'un continent. Ces événements concernent la fin du régime français en Amérique du Nord, ce que la mémoire collective appelle La Conquête, qualificatif honteux dont l'auteur ne partage pas la pensée. Voici la suite de la chronique historique de la page 27 du mois de juin.**

Le 20 avril 1760, le maréchal Lévis, général en chef depuis la mort de Montcalm, rappelle aux troupes que « pour son honneur, la gloire des armes et le salut du pays, l'armée devait chercher à réparer la journée du 13 septembre et se souvenir que ce sont les mêmes ennemis qu'elle avait combattus à Oswégo, au Fort George et à Carillon. L'armée quitte Montréal le 20 avril à destination de Québec.

Le 24 avril, la flotte (ce qui en reste de septembre 1759) et l'armée arrive à la Pointe-aux-Trembles après avoir fait route tant par mer que par eau, dans des chemins de printemps détrempés, défoncés, impraticables, dans la neige fondante et la boue. Par eau, ce fut un voyage pénible à cause des glaces qui charriaient le fleuve. Il fallait débarquer le soir, les bateaux loin à terre, sous un violent orage printa-

nier. C'est une armée de 6705 hommes et 205 cavaliers qu'alors Lévis a sous ses ordres.

Le 26 à 10 h, Lévis, surnommé le Don Quichotte français par les Anglais, débarque près du moulin de Saint-Augustin. Il part vers 15 h vers l'Ancienne-Lorette pour gagner les hauteurs de Sainte-Foy, où Broulmaque a rétabli les ponts détruits par les Anglais sur la rivière Cap-Rouge. Le général Murray, commandant des troupes britanniques à Québec, connaît l'arrivée des Français depuis le 17 avril. Malgré cela, Lévis marche sans encombre et l'armée arrive derrière les bois de Saint-Foy à la nuit noire, encore sous un orage furieux qui rompt les ponts précaires et force certains soldats à traverser à gué. Ce même orage disperse les vaisseaux, noie les vivres et une partie de l'armurerie et des munitions. C'est

donc une armée dans état lamentable qui se présente au combat, gelée et fatiguée.

D'abord il y a quelques escarmouches et des tirs de mousqueterie. Puis, le 28 avril, Murray sort de la ville avec son armée de 6900 hommes et 22 bouches à feu, chacun étant muni également d'un pic et d'une bêche. Cette bataille dure deux heures, mais demeure la plus violente et la plus sanglante des batailles aux portes de Québec. Après avoir pris et repris les redoutes et le moulin Dumont, les Français remportent la victoire, forçant les Anglais à se réfugier dans la ville. Lévis, qui passait pour être supérieur à Montcalm, prouve toute sa valeur; laissons Bougainville parler : « Mon général, agréer mon compliment sur votre belle victoire. J'en

suis d'autant plus enchanté que j'y vois vos belles manœuvres dans l'action, diligence incroyable dans votre marche et fermeté faite pour être citée. Ma foi! Vous serez notre père, puisque vous nous avez rendu l'honneur! »

Au final, 1124 Anglais sont tués contre 266 Français. Lévis fait faire halte à ses troupes fatiguées avant

de marcher vers la ville avec dix canons. Les Anglais se soulent pendant trois jours, convaincus que tout est terminé pour eux. Le soir même, le siège de la ville commence, ainsi que l'attente.

Le 9 mai, vers 9 h du matin, une frégate arrive dans le port de Québec. Tous sont angoissés de savoir quel drapeau elle hissera:

ce sera celui de l'Union Jack. « Un seul vaisseau de ligne venant de France, et Québec était à nous! » tel avait été le cri de colère des soldats français en se repliant vers Montréal.

C'est ainsi que se scelle le sort de la Nouvelle-France qui signe la capitulation générale en septembre, à Montréal. Qu'on juge ici la vaillance de nos soldats et qu'on cesse d'employer le mot péjoratif de conquête!



À Carillon, la victoire des troupes de Montcalm, par Henry Alexander Ogden